

Sous la direction de Daniel Fabre

Écritures ordinaires


Jean-Pierre Albert – Marlène Albert-Llorca

Dominique Blanc – Josiane Bru – Giordana Charuty

Daniel Fabre – Claudine Fabre-Vassas – Agnès Fine

Stéphanie Labro – Marie-Laure Le Bail

Claire Lorquin

 Centre Georges Pompidou
Bibliothèque publique d'information




P.O.L.

ÉCRITURES ORDINAIRES

Sous la direction de Daniel Fabre

ÉCRITURES ORDINAIRES

Jean-Pierre Albert – Marlène Albert-Llorca
Dominique Blanc – Josiane Bru – Giordana Charuty
Daniel Fabre – Claudine Fabre-Vassas – Agnès Fine
Stéphanie Labro - Marie-Laure Le Bail
Claire Lorquin

Bibliothèque publique d'information
 Centre Georges Pompidou



P.O.L

Ouvrage publié avec le Concours du Centre National du Livre

© 1993, Éditions P.O.L / Centre Georges-Pompidou,
Bibliothèque publique d'information
ISBN 2-86744-387-3

INTRODUCTION

« Il y a peu d'événements qui ne laissent au moins une trace écrite. Presque tout, à un moment ou à un autre, passe par une feuille de papier, une page de carnet, un feuillet d'agenda ou n'importe quel autre support de fortune (un ticket de métro, une marge de journal, un paquet de cigarettes, le dos d'une enveloppe, etc.) sur lequel vient s'inscrire, à une vitesse variable et selon des techniques différentes selon le lieu, l'heure ou l'humeur, l'un ou l'autre des divers éléments qui composent l'ordinaire de la vie. »

Georges PEREC, *Espèces d'espaces*,
Éditions Galilée, 1974.

INTRODUCTION

Repères griffonnés sur un calepin, imprimé officiel rempli avec une lenteur de gestes, une tension où l'on retrouve l'écolier que nous fûmes, mots de souffrance et de remerciements qu'accueillent sur leurs marbres ou leurs cahiers tous les sanctuaires, signatures discrètes ou volubiles qui marquent un passage, la visite d'un monument ou la prise de possession nocturne de la rue, légendes sous des photos qui égrènent les lieux et les moments des vacances, du mariage, de la naissance, correspondances affectueuses, journaux intimes... telles étaient, dès l'abord, dans leur désordre déroutant, quelques-unes des façons que nous mîmes sous ces deux mots : *écritures ordinaires*. Elles s'opposent nettement à l'univers prestigieux des écrits que distinguent la volonté de faire œuvre, la signature authentifiante de l'auteur, la consécration de l'imprimé. Elles n'aspirent ni à l'exercice scrupuleux du « bon usage » ni à la sacralisation qui, peu ou prou, accompagne depuis deux siècles la mise à distance littéraire¹. Et puis, surtout, la plupart de ces écritures-là, associées à des moments collectifs ou personnels intenses ou bien à la routine des occupations quotidiennes, semblent vouées à une unique fonction qui les absorbe et les uniformise : *laisser trace*. Elles n'auraient pas d'autre sens, elles n'auraient pas d'autres effets. Elles témoignent tout au plus d'une compétence qui ne devient évidente que lorsqu'on ne la possède pas.

D'habitude c'est au-delà de cette limite, entre le monde des « écrivains » et les autres, que s'ouvre le terrain de l'ethnologue. Dans le « grand partage » il choisit toujours la moitié orale. N'a-t-il pas décrété l'authenticité plus grande des sociétés sans écriture ? N'a-t-il pas montré à quel point l'écrit transforme radicalement notre intelligence du monde et nos ordres sociaux² ? En outre, dès que, dans nos pays d'Europe, la coupure s'atténue puis s'efface, dès qu'un savoir, fut-il élémentaire, est dispensé à tous, ou presque, l'écriture n'a plus d'espace réservé, elle semble n'appartenir à personne en propre, elle sert à tout. Prétendre en cerner les usages ordinaires reviendrait alors à scruter nos sociétés dans tous leurs actes et tous leurs états : ne sont-ils pas soulignés, redoublés

d'un nécessaire filet d'écrit, à ce point omniprésent qu'il en devient invisible ? Situation déconcertante, vertige de la description infinie. En nous détournant de la distinction entre savants et ignorants, en ne scrutant plus le seul handicap de l'illettrisme – toujours redéfini et resurgissant – ou bien le moment initial de l'apprentissage, nous voici immergés dans le banal et le divers, en quête d'un objet sans contours, évanescents, impossible peut-être.

Cette impression est aussitôt confirmée par la quasi-absence de questions détaillées sur l'écriture dans les enquêtes traitant des « pratiques culturelles des Français ». Les plus récentes la glissent dans une exploration rapide des violons d'Ingres, elle y côtoie la musique, la danse, la peinture, le théâtre, exercés « en amateur ». Et le constat à son propos nous retiendra par sa prudence : « Les résultats enregistrés... montrent une diffusion assez large qui n'est pas réservée aux diplômés, même si ces derniers sont les plus portés à noter des réflexions ou des souvenirs ou à rédiger des nouvelles ou des poèmes. » Par ailleurs, nous apprenons que 7 % des Français tiennent un journal intime, chiffre important mais qui, lui aussi, ne relance aucune recherche plus précise sur ces écrivains secrets. Sont-ils jeunes ou plus âgés ? Hommes ou femmes ? Quelle durée, quelles intermittences caractérisent, dans leur vie, cette écriture du jour ?

On perçoit vite la raison de ces sommaires et rares coups de sonde. S'il semble relativement aisé de classer aujourd'hui les Français à partir de la possession et de la lecture de livres – objet bien identifié, facile à compter, à répartir en genres, à comparer aux autres pratiques de « loisir » – rien de tel pour l'écriture qui oppose aux sondeurs des propriétés exactement inverses. Elle n'est pas une consommation, elle résiste à la mesure, elle ne se laisse pas volontiers classer en catégories, son exercice n'exprime pas d'emblée une identité sociale. Pratique trop diffuse et trop variée pour être réduite à un ensemble d'indicateurs, elle appelle d'autres approches.

Pour définir celles-ci les travaux récents sur la lecture nous ont d'abord ouvert la voie. En effet, dans les années 1970, s'est développée, à côté du simple comptage et de la classification élémentaire des livres lus, l'étude du champ de variation des attitudes de lecteur. Là se tenait, pour Michel de Certeau, la matrice paradoxale des « cultures ordinaires ». Ce n'est pas un contenu qui les caractérise mais un écart par rapport à ce « point maximal de passivité » que représente, à première vue, la lecture³. Richard Hoggart avait déjà critiqué – à partir d'une connaissance principalement autobiographique – cette conception condescendante qui présente les masses adhérant aveuglément aux hebdomadaires familiaux, à la presse à sensation, aux romans de gare. Il avait souligné, à l'inverse, les attitudes d'attention distraite, d'adhésion à éclipses, de retrait scepti-

que qui caractérisent les façons de lire des ouvriers anglais dont il est issu⁴. Michel de Certeau va plus loin, peut-être, en définissant « l'activité liseuse » comme un braconnage, une expansion plurielle, une recomposition intime : « La mince pellicule de l'écrit devient un remuement de strates, un jeu d'espaces. Un monde différent (celui du lecteur) s'introduit dans la place de l'auteur⁵. » Donc le texte écrit ne dicte rien, il se propose à un remaniement singulier, chaque lecture vient alimenter le cours, fluant et inarrêtable, de l'autobiographie silencieuse que déclencherait, en forme de « sous-conversation », toute lecture. D'ailleurs l'inclusion des lectures d'enfance et d'adolescence dans le roman de formation des écrivains ne vient-elle pas confirmer ce rapport au livre ? Si les « livres érotiques sans orthographe » de Rimbaud portaient avec eux le scandale d'un ensauvagement volontaire, les Jules Verne, Hector Malot et autres Paul d'Ivoi furent passionnément remâchés par Sartre sur un mode qui coïncide avec l'expérience commune⁶. Sur cette piste, portant leurs regards sur des temps plus anciens, des historiens, tel Roger Chartier, ont repris l'enquête et mis en exergue cet acte d'appropriation, personnelle mais aussi collective, qu'est toute lecture. Elle produit, à chaque fois, un texte neuf mais non aléatoire, dont il est possible, à un moment de l'histoire, de décrypter les sens partagés⁷.

La reconnaissance de la lecture comme pratique a, chez Michel de Certeau, eu pour effet de situer l'écriture au pôle opposé. Si la lecture est un « art de faire », inséré dans la panoplie des « tactiques » quotidiennes, celles qui orientent au coup par coup les conversations, les façons d'habiter et de faire la cuisine, l'écriture, elle, nécessairement, fige, donne forme à l'expérience, se situe du côté des normes énoncées et des modèles inculqués. Elle est *application* dans tous les sens de ce terme. En elle s'intensifient toutes les propriétés contraignantes de la langue, avec ses codes, son autorité, ses assertions dominantes, thème que Barthes développait alors⁸. Seul l'écrivain se dresse contre cet ordre du langage et de la lettre qui le constitue comme sujet social, il déjoue les lieux communs, les clichés qui *traînent* et viennent plus facilement encore sous la plume que dans la bouche, il s'extrait avec héroïsme du ressassement ou, au contraire, acquiesce à tel point à son éternel retour qu'il le pervertit et le transcende.

Si l'on suit cette pente de l'analyse, l'écriture ordinaire serait, en principe, presque inéluctablement surplombée par les conditions premières de son inculcation et les occasions forcées de sa manifestation. Toujours bridée, elle ne s'émanciperait guère de l'exercice. Elle serait académique par nature. D'où cette fascination, qui naît à la fin du XIX^e siècle et qui mériterait une histoire, pour les écrits où triomphe l'écart, c'est-à-dire l'ignorance, le mépris ou l'oubli des règles. Les textes

d'enfants, de naïfs, de déments, ceux que Dubuffet nommera « écrits bruts » seraient les seuls à se défaire, sans le savoir ni le vouloir, des lois d'airain de la lettre⁹.

Cette tension essentielle apparaissait, déjà et plus évidemment encore, avec les écrits publics, exposés. Discrets ou majestueux, ils accompagnent, comme l'a bien montré Armando Petrucci¹⁰, les avancées du contrôle des patriciats urbains puis des États, ils affichent la loi, les titres, les noms propres notables, ils balisent les espaces de la domination institutionnelle ; à l'ordre politique ils donnent un corps visible. Mais cette écriture-là, si complètement identifiée à la règle, porteuse de la langue et des formes typographiques de la puissance, suscite en réaction une contre-écriture. Furtive, nocturne, tourmentée dans son graphisme, peu soumise à l'orthographe, toujours à côté du cadre, elle envahit les murs de la cité. Ces graffiti que connaissent bien les villes italiennes de la Renaissance sont des écrits transgressifs, criminels, moins par leur contenu que par leur place, ils suscitent une active police de l'écriture¹¹. Ne reviennent-ils pas aujourd'hui, en force, depuis les jeunes banlieues peu ou mal scolarisées de la ville moderne, s'inscrire à côté du message monumental que la publicité accapare ?

S'agissant de décrire puis d'élucider quelque peu les usages ordinaires de l'écriture nous retrouvons donc un autre « grand partage » mais dont la césure se déplaçait. Il ne s'agit plus de tracer une ligne entre l'oral et l'écrit mais entre le lire et l'écrire ou encore entre les écrits bruts (ou les contre-écritures) et les inscriptions du pouvoir. L'écrit ordinaire n'a, semble-t-il, d'existence possible que comme empreinte – impression – de l'ordre social ou comme tentative, solitaire ou collective, d'y échapper dans l'innocence, la folie, la révolte écrites. La littérature moderne – et la conception moderne de l'écrit littéraire – ne font-elles pas, très souvent, corps avec cette expérience-là ? Ainsi, après avoir été, dans un premier temps, comme débordés par le cours dense et insaisissable des pratiques d'écriture – que nous distinguions simplement de la volonté de faire œuvre –, nous sommes-nous trouvés pris dans la nasse des modèles dualistes qui proposaient d'emblée une compréhension en prenant, plus ou moins implicitement, appui sur une théorie forte de la littérature. S'imposait à nous un cadre rigide où fixer le quotidien de l'écriture, un axe, tendu de la soumission à l'émancipation, où situer à leur juste place nos écrivains et leurs textes. Il nous était certes loisible de nuancer nos descriptions mais il semblait difficile d'échapper à cette ordonnance : elle paraissait devoir s'imposer au bout du compte.

C'est pourtant comme autant d'efforts pour subvertir cette problématisation spontanée qu'il faut lire les travaux qui suivent, expressions particulières d'une recherche collective de presque deux années. Forts

d'une conscience de plus en plus claire de la prégnance de ces modèles, nous avons pris le parti d'entreprendre l'ethnographie de quelques situations d'écriture, de considérer des espaces sociaux restreints et des pratiques bien caractérisées. Tournant le dos aux analyses générales qui ne convoquent le réel qu'à titre d'exemple, de cas démonstratif, nous avons décidé d'affronter des terrains limités, aussi divers que possible, en évitant de nous laisser porter par les questions du jour – sérigraphes des rues, *taggers* du métro, écrivains à compte d'auteur... – qui méritent sans doute un regard plus éloigné ou, du moins, une approche plus détournée. Un seul principe majeur : ne pas s'enfermer dans des corpus clos mais laisser l'analyse donner à nos objets, c'est-à-dire aux nœuds de relation engendrés par elle, leur configuration ultime dans l'espace et dans l'histoire. Certains d'entre nous ont conservé jusqu'au bout l'unité de temps et de lieu de la monographie – deux classes de lycée, un laboratoire... D'autres engagèrent des comparaisons plus ou moins amples, celles qui leur sont apparues nécessaires à la production d'un sens.

Il y a toujours quelque arbitraire à regrouper comme en des ensembles homogènes ce qui fut, tout au long, une expérience multiple, sur des terrains si différents, et dont seul le dialogue continu du séminaire recollait chaque semaine, en figures mouvantes, les éclats. Mais, finalement, nous avons choisi un ordre de présentation qui met en évidence, pour chaque partie, une double convergence : chacune nous fait entrer dans un espace social où s'expose tout particulièrement un caractère, un usage, un effet de l'écriture ou, plus exactement, une recomposition particulière de ses potentialités plurielles. Prenons ici une vue cavalière du parcours.

Nous pénétrons d'abord dans « la maison des écritures ». L'espace domestique est aujourd'hui le cadre de toutes sortes d'écrits. Les uns œuvrent au bon ordre de la maison conçue comme un univers de choses et comme un tissu de relations qui s'étend au-delà de la famille résidente. Les autres se déroulent au cœur de la maison mais d'une certaine façon *contre elle*, dans la sphère secrète que quelques-uns se ménagent. Comme cette écriture domestique est multiple elle est très inégalement partagée, et c'est là que s'éclaire le mieux, à notre avis, la lancinante question des sexes et des âges de l'écriture. La deuxième étape nous conduit dans les parages de l'Église. Il y a là un continent d'écriture paradoxalement méconnu. Dans l'ambiance culturelle d'un christianisme que fonde un écrit inspiré, qu'en est-il lorsqu'il s'agit de solliciter l'invisible, de le mettre en scène, de le faire servir à des cures du corps et de l'esprit ? Que cet invisible soit hors de nous, en nous ou passant de l'un à l'autre, on ne cesse de le désigner, d'attendre qu'il fasse signe, de le solliciter par écrit. C'est ce point de vue-là qui, pour nous, a vu s'articuler subtilement, en des alternances et des hiérarchies très mobiles, le verbe et l'écriture.

Avec la troisième partie nous voici dans des groupes fondés de façon durable ou temporaire sur une communauté de résidence et de travail. Ce *nous* n'est qu'une virtualité aux multiples facettes, en lui des identités collectives partielles, voire des singularités, travaillent à se faire reconnaître. Dans un village, un corps de métier ou un atelier, l'institution n'a pas édicté d'exhaustives règles d'écriture alors celle-ci, diversement mise en forme et en acte, souligne, exhibe, nourrit et fonde la différence. Elle tient de cette position une souplesse et une force d'évidence qui en font le plus fin des indices. Elle peut devenir l'emblème de conditions et de positions, bien éloignées pourtant – l'écriture du berger n'est pas celle du médecin même si elles doivent être cryptées l'une et l'autre. Elle peut aussi, en dernière instance, donner existence au moi, être son acte de naissance.

Comme on le voit les termes affrontés (pensée orale-pensée écrite ; lecture active-écriture passive ; écrit du pouvoir-écrit de la marge) qui semblaient s'imposer à nous et dont nous voulions déjouer l'attraction incontestable, n'ont pas d'emblée orienté nos pas. Nous n'avons pas pour autant perdu de vue leurs points de lumière. En fait, ces axes se sont en partie recomposés et s'ils n'ont pas *a priori* dirigé l'analyse, celle-ci ne les a pas reniés. Aussi reste-t-il à souligner maintenant, en ouverture, quelques perspectives sur les relations de l'écriture et du social telles que notre parcours commun les envisagent.

ORDINAIRE : ORDONNÉ

« Écrivez-vous ? – Non, je n'écris pas. » Ainsi pourrait se formuler, en le caricaturant à peine, un échange minimal à la manière des sondages. La question paraît bien sommaire et la réponse peut laisser songeur. S'agirait-il d'un malentendu ? En effet, si le questionné sait écrire, il est bien certain qu'à un moment ou un autre de sa vie il use de cette compétence : il remplit sa feuille d'impôt, il laisse un message à son voisin, il note les données que son travail exige. S'il ne le reconnaît pas d'emblée c'est, peut-être, que cette écriture est une technique si courante qu'elle se fait oublier de ses usagers-mêmes. Sa maniabilité en ferait un outil qui s'ignore. Mais on peut interpréter autrement ce petit dialogue en admettant qu'il manifeste plutôt un présupposé partagé. La phrase « Je n'écris pas » peut être aussi bien prononcée par un guichetier d'administration, une secrétaire ou un instituteur qui tous font métier d'écrire, et ceci sans paradoxe. Elle nie simplement la relation continue, familière et personnelle d'un sujet et de l'écriture, et c'est bien ce qui intéresse notre questionneur. Donc, selon le sens commun, il y a une

écriture dans laquelle le « je » s'engage et s'exprime, la seule qui autorise aujourd'hui l'énoncé « j'écris », et une autre qui, par contraste, apparaît comme le résultat d'une exigence extérieure au sujet, d'un pur impératif social¹². La nuance est capitale. Cette écriture où nous avions d'abord reconnu un prolongement de soi, un médium à ce point incorporé qu'il en est méconnu, apparaît, au contraire, comme le fruit d'une nécessité dans laquelle la personne ne se reconnaît pas mais qui impose sa discipline. Loin d'être, pour ses usagers ordinaires, un accompagnement « naturel » de la vie, cette écriture-là est *ordonnée* aux deux sens du terme. Une autorité la sollicite, voire l'impose et elle est, en soi, porteuse d'un ordonnancement. L'occasion et la forme, la raison sociale et la raison graphique y sont inséparables. En ce sens, l'écriture n'est pas seulement le signe extérieur des pouvoirs, elle est devenue le truchement universel d'une anonyme mise en ordre portée par l'acte même d'écrire.


À ce point s'impose un regard vers ce qui n'est jamais directement l'objet de ce livre mais qui en dessine à plusieurs moments le filigrane, soit le moment scolaire de l'écriture. Nous ne l'avons pas abordé de front mais nous y renvoyons souvent, à partir de son empreinte repérable. Celle-ci découle, pour l'essentiel, d'une grande innovation pédagogique du Second Empire qui voit passer l'école élémentaire du règne exclusif de la *leçon* à la valorisation de l'*exercice* et à l'invention corrélatrice du *cahier* où il s'inscrit dans sa diversité¹³. C'est d'abord lui qui met en place l'habitude d'une écriture guidée, par laquelle l'élève remplit les blancs de l'écriture magistrale. Qu'il s'agisse d'exprimer le résultat d'un calcul, de compléter une phrase en bonne syntaxe, d'achever une maxime dans le juste sens moral, le scripteur, toujours débutant, par nature, doit se glisser dans les pas d'un écrit préexistant qui le contraint en l'accompagnant. Aujourd'hui, cette manière d'écrire triomphe dans la demande administrative tout comme dans la récente multiplication des albums où l'on est invité à dérouler un temps de l'existence ou même, idéalement, sa totalité. « Votre vie est dans ce livre », proclame l'un de ces albums sur sa couverture, elle est déjà écrite puisque tout est prévu pour que votre journal y trouve forme. Ajoutons que, souvent, cette écriture dirigée a retenu du cahier d'école l'allure manuscrite des caractères ; l'artifice du cadre est quelque peu gommé s'il semble l'œuvre d'une main et d'une plume.

Lorsqu'elle prend quelque distance avec ce modèle premier, l'écriture scolaire ne s'impose pas moins à travers trois formes bien reconnaissables qui s'offrent durablement comme gabarits de l'écrit ordinaire : la liste, la lettre et le livre. N'insistons pas sur la première, témoin de cette mise en espace qui fait la différence entre parole et écriture, mais retenons que la liste ne se réduit pas à une mise en ordre ponctuelle. À travers sa double application à la comptabilité et au calendrier qui,

associés, donnent naissance aux livres de raison, elle fournit la matrice de tous les écrits scandés par un index préétabli¹⁴. Elle est la plus universelle des grilles, le plus constant des guides. Quant à la lettre que l'on envoie à un destinataire, après avoir été aussi l'une des formes dominantes de l'expression religieuse, morale et philosophique puis, de façon plus marginale, un intéressant procédé romanesque, elle est devenue le prototype du « texte pour autrui », soumis, par conséquent, à la plus minutieuse des étiquettes puisqu'en elle les tactiques de l'adresse orale, les politesses de la présentation de soi et de la conversation doivent explicitement s'exposer¹⁵. On sait bien que la lettre est écrite une fois pour toutes, jetée et irrattrapable. Tardivement, au XIX^e siècle, mais d'autant plus fermement, l'école primaire fera de la lettre adressée à une autorité l'exercice qui couronne l'apprentissage et l'on reconnaîtra le lettré, dans les villages et les quartiers urbains, à cette capacité. Les actuels écrivains publics ne sont-ils pas d'abord, au plus haut de leur fonction, des faiseurs de lettres ? La référence au livre peut sembler plus étrange. On pourrait imaginer que cet attribut du maître lui soit réservé, l'élève ne disposant que de cet ersatz, moins prestigieux et qui fut longtemps rare, le manuel. En fait, c'est par le biais d'un exercice capital, la copie, que le modèle s'impose. On a un peu oublié – ou dénié – l'importance de ce travail de répétition écrite mais le lexique a des rémanences propres à rafraîchir la mémoire : les élèves et les étudiants continuent à acheter et à rendre des *copies*, terme qui désigne à la fois le papier et le devoir. De l'ancienne copie scolaire, le livre était souvent la source et il demeure la référence visuelle pour la mise en page du texte qui sera jugé. Cette exigence tend à s'accroître avec le niveau de l'examen. « Une forme convenable n'est pas étrangère à la qualité du devoir, et le souci d'être *lisible*, au propre comme au figuré, sans oublier, faut-il le dire, la mise en page correcte (respect des alinéas, rejet des abréviations triviales, etc.), la calligraphie soignée et même la qualité de l'encre utilisée (n'hésitons pas à aller jusque-là !) doit être, de la part de *chaque* candidat, la marque visible et le témoignage sans équivoque de l'intérêt effectif qu'il porte à la philosophie », telle était la recommandation d'un jury de philosophes évaluant le dernier concours à l'École normale supérieure¹⁶. D'ailleurs, le cahier de copies scolaires comme les autres cahiers qui ponctueront la vie – par exemple le « cahier de chansons » des soldats appelés qui, vers 1900, se généralise – seront souvent conservés et traités comme des livres. Plus près de nous les albums de naissance et de mariage se disent « livres » pour afficher leur pérennité tout en exigeant par là le plus grand soin d'écriture ; l'imprimé ne se rature pas, c'est cette perfection qui le détache de son scribeur¹⁷.

Lignes griffonnées sur un calepin, carnets de voyage, album de mariage, livre de naissance, correspondances intimes ou protocolaires, signatures discrètes ou volubiles qui, ici où là, laissent une trace..., notre vie est à tout moment soulignée par un foisonnement d'écritures ordinaires. Ce livre explore la déroutante diversité de leurs formes, de leurs occasions, de leurs effets. En ethnologues, les auteurs investissent un lieu – la maison et la classe, le métier et le village, l'église et l'ordinateur – où l'écriture déploie ses signes au quotidien. Or cette pratique banale révèle partout sa dualité paradoxale : elle manifeste la soumission à l'impératif social d'écrire mais elle est aussi acte de foi dans la mystérieuse puissance de l'écrit. Au revers des plus ordinaires façons de l'écriture une singularité s'expose, une identité s'affirme, de l'extraordinaire vient au jour.

Daniel Fabre est directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales où il enseigne l'ethnologie de l'Europe. Il dirige à Toulouse le Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales (EHESS-CNRS), et consacre une partie de ses recherches à la « prise de l'écriture » et aux relations entre ethnologie et littérature.

 Centre Georges Pompidou
Bibliothèque publique d'information
Collection Études et recherche



9 782867 443879

195 F
936123-0
ISBN : 2-86744-387-3
11-93



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS